

que nous allons reproduire, et qui a pour titre :

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN.

“Trois jeunes gens débauchés étaient en une hôtellerie : le vin qu'ils buvaient à pleins flots faisait bouillir leur sang. Quand ils eurent assez bu et assez mangé : Ha-billons-nous de peaux de têtes, dirent-ils, et allons courir !

“L'un de ces trois garçons, le plus chétif, voyant ses compagnons s'éloigner, s'en alla droit au cimetière et plaça sur sa tête une tête de mort ; c'était horrible à voir ! Et dans les trous des deux yeux il mit deux lumières ; puis il s'élança comme un démon à travers les rues. Les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes s'éloignaient à son approche.

“Quand les trois jeunes gens eurent fait le tour de la ville, ils se rencontrèrent et se mirent à hurler, à bondir et à railler tous les trois, disant :—Seigneur Dieu, où es-tu ? viens t'ébattre avec nous ! Dieu, fatigué de les voir, frappa un grand coup qui fit trembler toutes les maisons de la ville : tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

“Le plus jeune, avant de regagner sa demeure, rapporta la tête de mort au cimetière, et lui dit en s'en allant : Viens donc chez moi, tête de mort, viens-t'en demain souper !

“Alors il prit le chemin de sa demeure : il se jeta sur son lit pour se reposer et dormit toute la nuit. Le lendemain, en se levant, il s'en alla travailler, sans plus songer à la veille et à la fête.

“Il saisit sa fourche et s'en alla travailler en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

“Mais vers l'heure où la nuit s'ouvre, comme tout le monde soupaît, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

“Le valet se leva pour ouvrir : il fut si épouvanté qu'il tomba à la renverse. Deux autres personnes s'élançèrent à l'instant pour le relever ; elles furent si troublées qu'elle moururent subitement.

“Le mort s'avança lentement jusqu'au milieu de la maison.—Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici : allons nous asseoir ensemble à ma table ; elle est dressée dans ma tombe.

“Hélas ! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jetait un cri épouvantable : il n'avait pas achevé, pas achevé,

“que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait.”

A nos lecteurs de faire les commentaires qu'ils jugeront à propos ; pour nous, nous trouvons que ce morceau est véritablement achevé ; il était impossible, croyons-nous, de présenter un tableau aussi émouvant, avec moins de mots et en des termes aussi choisis.

Et dire, pourtant, que ces poésies et les noms de leurs auteurs sont à peine connus en France tandis que le moindre grimaud, qui a un peu de talent et de facture, et dont la plume ne sait qu'écrire des romans immondes, est certain de voir son nom passer à la postérité. Pour l'édification de ceux qui seraient tentés de nous taxer d'exagération, nous nommons E. Sue, Paul de Kock et Pigault Lebrun, trois romanciers bien connus et lus avec avidité en France : nous n'osons dire en Canada.

XII.

Pour demeurer intacte, pour se conserver pure de tout alliage, une langue a besoin d'être soutenue par des établissements où elle est enseignée. Il est bien certain, par exemple, que si, en Canada, il n'y eût eu, lors de la conquête, aucune maison d'éducation, l'instruction aurait été se perdant de plus en plus, et en peu d'années on aurait eu la douleur de n'entendre parler que l'anglais dans nos compagnes.

Eh bien ! en Gaule, il n'y avait dans les commencements aucune école ; et à l'exception des prêtres, qui eux-mêmes n'étaient pas des savants, tout le monde était plongé dans l'ignorance la plus profonde ; voilà pourquoi les Grecs Phocéens eurent si peu de peine à faire adopter leur langue par les peuples du midi de la Gaule.

XIII.

La ville de Marseille avait pris en peu d'années une importance considérable, par son commerce immense avec presque toutes les nations de l'Europe. Elle ne se rendit pas moins célèbre par la haute renommée de ses écoles. On y professait publiquement l'histoire, la philosophie, les sciences exactes et d'observation. La jeunesse gauloise, avide de science comme de gloire, se pressait au pied de la chaire des savants professeurs de ces illustres écoles. Ajoutez à cela le nombre considérable d'institutions établies dans les villes les plus importantes, et vous aurez une idée de la subite substitution de la langue d'Homère et de Démothènes à celle des Taliesin et des Hyvarnion, dans le midi de la Gaule.

La Gaule enfin aurait peut-être égalé la Grèce ; Marseille, surpassé Athènes, n'eût été cette malencontreuse ambition qui poussa